

extrait de :

NOUVELLE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE OCCITANE

Tome 1

par Robert LAFONT et Christian ANATOLE
PRESSES UNIVERSITAIRES DE France

PARIS, 1970

Publications de l'Institut d'Études Occitanes

(pages 173 à 185)

(les traductions des passages cités – en notes de bas de page dans l'ouvrage – ont été intégrées au texte pour une meilleure lisibilité.)

PEIRE CARDENAL

Pèire Cardenal naquit au Puy-Notre-Dame vers 1180, d'une famille noble, si l'on en croit sa *vida*. Après une jeunesse studieuse, il abandonna l'état de clerc auquel on le destinait pour devenir troubadour. Il avait en effet sous les yeux les succès mondains du joyeux Pèire de Vic. Le Puy, pendant son adolescence était un centre très brillant de mondanités. Poète de l'amour et peut-être déjà aussi poète religieux, il a trouvé en Raimond VI un protecteur qui le prend dans sa chancellerie (un *Petrus Cardinalis* est secrétaire à la Cour de Toulouse en 1204). Il fréquente d'autres Cours en vogue, celle du comte Gui II d'Auvergne, celle de Dauphin. La Croisade albigeoise le surprend avec toute la société où il vit. Il devient alors le principal poète de la Résistance, vibrant aux événements politiques et

militaires, écrivant des sirventés enflammés. Soit à Toulouse, soit aux Baux, soit à Rodez, soit à Montpellier, soit au Puy où il revient de temps en temps (tous ces séjours sont supposés d'après ses chansons), il compose son œuvre, abondante encore après 1270. Il meurt presque centenaire vers 1278. Il s'était marié à l'âge de cinquante ans et avait eu plusieurs enfants.

L'abandon de l'amour

L'abandon de l'amour

Cet homme qui a survécu à la destruction de la civilisation occitane, en avait donc connu l'apogée. Avant la Croisade il avait aimé et cultivé la poésie d'amour. Nous avons perdu l'essentiel de cette première production, sacrifiée par Miquèl de la Tor qui, vers 1300, a composé le recueil des œuvres du troubadour vellave. Elle pouvait être fort délicate, raffinant dans les usages :

*car fina amors m'ou de grand leialesa
e de franc c'òr gentil e ben après...*

(Car fine amour provient de grande loyauté / et de cœur noble et loyal et bien appris...)

Cardenal cependant paraît avoir très tôt considéré qu'il devait être un moraliste plus qu'un poète amoureux. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce poète élevé dans une chanoinerie, qui a pu subir l'influence directe de Pèire de Vic, qui participe visiblement d'une humeur goliardesque, se fût dès avant la Croisade albigeoise posé en ennemi de l'amour courtois et de ses hypocrisies mondaines. Il retrouve ainsi le ton de Marcabrun :

*Ben tenh per fòl e per musard
cèl qu'ab amor se lia,*

*car en amor pren peyor part
aqueu que plus s'i fia
tals se cuida calfar que s'ard...*

(De vrai je tiens pour fou et pour musard / celui qui se lie avec l'amour / car celui qui plus s'y fie / prend en amour la pire part : / tel pense se chauffer qui se brûle...)

Une différence avec Marcabrun : cette condamnation n'est pas globale. Ayant aimé, Cardenal refuse plus une tricherie qui est celle du siècle que l'amour lui-même; il a un très bel aveu de naïveté blessée lorsqu'il parle de la Célimène qui l'a fait souffrir :

*Anc non gasanhei tan grand re(n)
com quand perdei ma mia:
car, perdent-leis, gasanhei-me,
qu'ilh gasanhat m'avia...
qu'ieu m'èra donats per ma fe
a tal que'm destrusia
non sai perqué.*

(Je n'ai jamais tant gagné / que lorsque j'ai perdu mon amie / car en la perdant, je me suis retrouvé, / alors qu'elle m'avait gagnée... / je m'étais donné par ma foi / à qui me détruisait, / je ne sais pourquoi)

Il y eut probablement dans la vie de Cardenal un moment où, blessé d'amour, libre mais dans le désarroi, son chant fut près de se tarir :

*S'ieu fos amats o amès
eu chantera qualque ves,
mas car aiçò non i es
eu non sai de qué'm chantès...*

(Si j'étais aimé et que j'aime / je chanterais quelquefois / mais comme cela n'est pas / je ne sais de quoi je pourrais chanter.)

Une déception sociale générale le rejetait dans la solitude et le silence :

*lo sègle vei chamjar
perque'm lais de chantar
mais que per ren que sia,
que cilh que sòlon dar
vei sofrachós istar
e querer tota via,
et eu que sòlh m'amia
en mos braç nòit e dia
e tenir e baisar,
car ja non o pòis far,
gardatz qual es ma via.*

(Je vois changer le monde / et c'est pourquoi je m'abstiens de chanter / plus que pour autre chose / car ceux qui donnaient d'ordinaire, / je les vois dans la gêne / et demander sans cesse, / et moi qui avais l'habitude de tenir mon amie / entre mes bras nuit et jour / et de la baiser, / comme je ne peux plus le faire à présent, / songez à ce qu'est mon existence !)

Mais sa carrière de moraliste devait le sauver. Il abandonnait la poésie d'amour. Il la fustigeait même. Cardenal nous a laissé la satire de la *cançon*, comme genre faux, stéréotypé, devenu ridicule chez les mauvais poètes :

*ni'n fauc fòl vassalatge,
ni'n sui ferits ni desrocats,
ni non sui pres ni' n sui raubats,
ni non fauc long badatge,
ni dic qu'eu sui d'amor forçats,
ni dic que mos cors m'es emblats...*

(Je n'accomplis pas pour lui [l'amour] un fol exploit / ni ne suis blessé, ni renversé / ni ne suis pris ni dépouillé; / ni je n'attends longuement à cause de lui, / ni ne dis que je suis violenté par l'amour, / ni que mon cœur m'est dérobé.)

A partir d'une telle critique, il devenait ce qu'une longue vie a

fait de lui : le moraliste témoin de son siècle.

Le moraliste religieux

Le moraliste religieux

Cardenal est un homme profondément religieux. On a pu supposer l'influence particulière sur lui du culte marial qui se développait au Puy. Le *Salve Regina*, attribué précisément à un évêque du Puy, Adhémar de Monteil, de la fin du XI^e siècle, est à l'origine de son très beau chant: *Vera vergena Maria*, un appel à la médiatrice. La culture cléricale explique les deux homélies, que le poète appelle « sermons » et qui font de lui un propagandiste de la foi et de la vie chrétiennes en milieu laïc et dans la langue du monde.

Il lui est arrivé sur un ton de plaisanterie, semblable à celui de Père de Vic, de placer dans les rapports du croyant et de Dieu une morale féodale. Dieu est un suzerain qui a intérêt à ne pas perdre ses « hommes » : il ne doit donc pas damner les pêcheurs. C'est le fameux et savoureux sirventés :

*ieu dic qu'el fai vers los sieus faihiment
si los cuja delir ni enfernar,
car qui perd çò que gasanhar poiria
per bon drech a de viutat carestia,
qu'el deu esser doç e multiplicants
de retener las armas trespasants.*

(je prétends qu'il est en faute envers les siens, / s'il pense les détruire ou les damner, / car qui perd ce qu'il pourrait gagner, / à juste titre a disette au lieu d'abondance ; / il doit donc être bon et empressé / à retenir les âmes des trépassés.)

Mais le plus souvent il est le poète de l'abandon à Dieu et à l'Eglise du Christ, qui est Rome indubitablement pour ce catholique. Il a le sens du sacré. Dans son chant de la Croix (où certains ont vu un chant de croisade, écrit dans sa jeunesse), il

dresse le symbole de la Rédemption sur l'Univers

*Dels quatre caps que a la crotz
ten l'uns sus, vas lo fermament,
l'autre vas abís, celh de jos,
e l'autre ten vas orient,
e l'autre ten vas occident;
e per aital entresenha
que Crists o a tot en poder.*

(Des quatre bras qu'a la croix, / l'un se dresse vers le firmament, / l'autre tend vers l'abîme, celui d'en bas, / et l'autre tend vers l'Orient, / et l'autre vers l'Occident; / ainsi est indiqué / que Christ a tout en son pouvoir.)

La netteté théologique, l'ampleur de la vision, la profondeur du sentiment, la somptuosité des images pour une bonne part empruntées aux textes d'Eglise, font de Cardenal le plus grand poète religieux de son siècle, avec toujours ce souci de voir l'Évangile vérifié dans le monde

*se avètz d'aur una plena ribièira
e non avètz amor ni acordança
ab Dieu ni ab gent de bona manèira,
ja non auretz delièch ni benanança,
que'l grands avers ten son dòm consirós,
e'l bona amors alegre e joiós,
que'l rics s'irais, mentre l'amorós dança.*

(Si vous avez une pleine rivière d'or, / et que vous n'avez amour ni amitié / avec Dieu ni avec personnes de bonne compagnie. / vous ne connaîtrez jamais plaisir ni bonheur. / Car les grandes richesses rendent leur possesseur inquiet, / et le véritable amour allègre et joyeux / ainsi le riche se tracasse tandis que l'amoureux danse.)

Mais en volume, cette inspiration religieuse n'est pas dominante dans l'œuvre. Poésie de la foi et poésie de l'amour sont deux points d'appui pour la carrière de Cardenal, développée dans la

violence de soixante-dix sirventés.

Le poète patriote.

Le poète patriote.

La Croisade albigeoise a été la grande inspiratrice de Cardenal. Protégé de Raimond VI et de Raimond VII, il a soutenu leur parti. On trouvera chez lui, exprimée magnifiquement, la fidélité au seigneur, chef national, en qui il voit *Rai-mond*, le « rayon du monde »

*lo coms de Tolosa val tant,
tant fai e tant embria
que nulh òme del mond non bland
per mal, qui's vuèlha sia.
Aitals es com ieu lo demand:
largs, ardots, alegresa aimant,
francs, de bèla paria,
vertadièrs, drechura gardant,
leials e ses bausia,
bèls, gent parlant.*

(Le comte de Toulouse a ai grande valeur, / il agit tant et tant il progresse / qu'il ne flatte nul homme au monde / avec mauvaise intention, qui que ce soit. / il est comme je le souhaite :/ large. hardi, aimant l'allégresse, / franc, de bonne compagnie, / véridique, gardant la droiture, / loyal et sans tromperie, / beau, bien parlant.)

Flatteries, naturellement. Mais flatteries insérées dans une pensée patriotique. Car le troubadour assiste au spectacle de l'occupation par les « *pejors òmes que son* » (les pires hommes qui soient), les Français « *bevedor* » (ivrognes) A la différence de l'Anonyme de la Chanson de la Croisade, Cardenal s'intéresse peu aux vertus du monde d'oïl, il ne voit pas dans les Croisés des hommes trompés. La réalité de la soldatesque est le thème de son sirventés, cette présence s'accompagnant d'une

promotion des collaborateurs et des, mercantis, d'un recul de la
mercé sociale

*Aras es vengut de França
que òm non somona
mas cèls que an aondança
de vin e d'anona,
e qu'òm non aja coindança
ab paubra persona,
et aja mais de bobança
aqueil que menhs dona,
e qu'òm faça major
d'un grand trafegador
e qu'òm eleja'l trachor
e'l just desapona.*

(A présent est venu de France / l'habitude de n'inviter / que
ceux qui ont en abondance / vin et blé, / et que l'on n'ait pas de
relations / avec les pauvres gens, / et qu'il se montre le plus /
celui qui moins donne, / et qu'on choisisse pour chef / un grand
trafiquant, / et qu'on élise le traître, / et que l'on destitue le
juste.)

Le comte de Toulouse est donc le symbole de la civilisation
menacée. De cette façon est retrouvé le haut niveau de la lutte
historique :

*falsedats e desmesura
an batalha empresa
ab vertat e ab drechura
e venç la falsesa.*

(Fausseté et démesure / ont livré bataille / à vérité et droiture, /
et fausseté l'emporte.)

On comprend ainsi la portée générale de l'explosion de joie chez
Cardenal à l'annonce de la mort sans doute de Baudoin :

*Rasons es qu'ieu m'esbaudei
e sia jausents e gais
e diga cançons e lais*

*e un sirventés desplei,
car leialtats a vencut
falsetat, e non a gaire
ques ieu ai ausit retraire
qu'uns fòrts trachers a perdut
son poder e sa vertut.*

(Il est juste que je me réjouisse, / que je sois heureux et gai, /
que je dise chansons et lais, / et que je déploie un sirventés. /
Car loyauté a vaincu / fausseté, et il n'y a guère / que j'ai
entendu dire / qu'un traître redoutable a perdu / sa puissance et
sa force.)

Droit et désordre dans la société

Droit et désordre dans la société

Il serait d'ailleurs faux de voir en Cardenal seulement un poète du combat national. Tout au long de sa vie, il a eu l'occasion d'exercer sa verve satirique contre tous ceux, Occitans compris, qui faisaient régner la terreur, qui favorisaient l'argent et la débauche. Doué d'un talent exceptionnel à enfermer dans des strophes impeccables les insultes les plus vives, à habiller d'art l'ordure verbale des sermonnaires, il a accablé certains de ses contemporains. Car s'il prône la charité d'une société engloutie, Cardenal abandonne la pratique de la charité quand il s'agit des ennemis de l'ordre. Ainsi d'un certain Estève, assassin impuni dont il vaut mieux pour lui que nous ne sachions pas l'identifier

*Estèves a la testa gròssa
e'l ventre redon coma bòssa;
sas espatlas semblan trasdòssa.
Anc non vic el mond lajor òssa;
e jatz ab una vièlha ròssa
qu'es cordarèla e tiragòssa.
Estève non a tanhedor,
quand serà penduts, que ja'l plor,*

*ans li falhiràn plorador.
Si l'avian manjat voutor
non farian cara lajor.*

(Estève a la tête grosse / et le ventre rond comme bosse; / ses épaules semblent fardeau. / Jamais je ne vis au monde plus horrible carcasse / et il couche avec une vieille rosse / qui est cordière et tiraille mal. / Estève n'a pas de proche / qui le pleure jamais, / lorsqu'il sera pendu / les pleureurs lui feront faute. / Si les vautours l'avalent mangé, / ils ne pourraient faire pire chère.)

Ces arguments *ad hominem* et l'obscénité fréquente de l'insulte s'expliquent fort bien par la mission que Cardenal s'est donnée. Lui qui, nous dit-il, porte « *penedensa / dels autrui pecats* » (pénitence / des péchés d'autrui.), ne peut supporter cet affront à Dieu qu'est le vice. Il se mue en justicier et apostrophe la Mort qui tarde à prendre les méchants.

Car, nourri de cet idéal occitan de la mesure et de la loi qui rencontre en lui la conviction que l'ordre du monde est fondé en Dieu, il ressent la décadence morale comme une présence quotidienne du mal. Le monde a été transformé en un asile d'aliénés, comme si une pluie magique était tombée sur lui. Ainsi tout est à l'envers et l'homme sensé et juste se trouve isolé, traité de fou. Cardenal a choisi d'être ce « fou de raison » et ce solitaire :

*E l'amics de Dieu, ont que sia,
conois que dessentat son tut,
car lo sen de Dieu an perdut;
et ilh an lui per dessentat
car lo sen del mond a laissat.*

(Et l'ami de Dieu où qu'il soit / sait que tous ont perdu la raison, / car ils ont perdu le sens de Dieu./ Et eux le tiennent pour insensé, / car il a laissé la raison du monde.)

L'artiste anticléric

L'artiste anticléric

Parmi ces hommes du mal, alliés temporels des Français, il y a les Clercs. Pour Cardenal, l'Eglise telle qu'il la connaît, est « *messatge d'Antecrist* » (messagère de l'Antéchrist), Il laisse de côté la Papauté, mais lance contre les ordres réguliers et contre le clergé séculier une campagne de sirventés qui paraît avoir duré au moins quarante années. C'est au cours de cette campagne qu'il a trouvé ses images les plus puissantes, entrant directement dans la dénonciation, accumulant les preuves de lâcheté, de cupidité, de simonie, de cruauté, de luxure. Chaque élément de ce sombre tableau est rehaussé d'une comparaison, d'un jeu de mots étincelant, d'une grossièreté sinistre. Le rythme est sans fatigue, la phrase d'une netteté sans faille, mariée étroitement à la strophe. C'est dans l'œuvre de Cardenal que le long travail des troubadours pour assouplir leur langue sans rien perdre jamais de la verdure populaire, pour mettre au point un outil strophique ductile porte ses fruits. Les raffinements du *lèu* et du *ric* sont un capital où le poète puise. Le *clus* n'est plus qu'une dureté dont l'obscurité est exclue. C'est vraiment dans ces sirventés anticléricaux, étrangers à l'amour troubadouresque, que formellement le *trobar* atteint sa rigueur définitive. Thématiquement, sans cesse les concepts se mêlent aux tableaux; la réflexion morale accompagne la charge.

*Rei et emperador,
duc, comte e comtor
e cavalièr ab lor
sòlon lo mond regir;
ara vei possesir
ab clerics la senhoria
ab tòlre et ab trasire*

*et ab ipocrisia
ab fòrça et ab presic.*

(Roi et empereur / duc, comte et comtor / et chevalier avec eux / régissaient le monde; / à présent je vois posséder / le pouvoir les clercs / grâce au vol, à la trahison, / à l'hypocrisie. / à la violence et à la prédication.)

Tous les lecteurs de Cardenal ont retenu ces grands moments oratoires, éclatants d'une brutalité plus grande encore que celle de Marcabrun :

*Tartarassa ni voutor
non sent plus lèu carn pudent
com clerc e presicador
senton ont es lo manent*

(Ni la buse ni le vautour / ne sentent aussi vite la chair puante / que les clercs et les prêcheurs / ne sentent où est le riche.)

Dans cette lutte, le poète retourne contre les Dominicains l'argument de la lutte contre l'hérésie (*pels clercs es apelats erètge qui non jura / segon la lor rason d'engan e de faussura*) (Par les clercs est appelé hérétique quiconque ne jure pas / suivant leur usage de tromperie et fausseté), Il semble bien que Cardenal représente l'exigeante offensive d'une Eglise évangélique qui, dans le moment de la Croisade, se dresse contre l'imposture de l'Eglise en place. Beaucoup ont senti en lui une inspiration franciscaine.

La fin d'Amour

La fin d'Amour

Cette somme artistique et morale est aussi une somme idéologique occitane. Cardenal pose le même système de valeurs que son contemporain auteur de la seconde partie de la

Chanson de la Croisade. Mais dans ce système *Amors* remplace *Paratge*. Le poète, qui avait abandonné l'amour courtois, reprend la substance spirituelle de cet amour et en fait un des éléments les plus importants de la pratique sociale qu'il célèbre.

Ainsi *amors*, qui est la *fina amors* de la tradition, devient une communication des cœurs qui échappe au couple, qui s'élargit en amitié humaine. L'estime des amants devient l'estime de l'homme pour son semblable; l'amitié redevient, à l'antique, un moyen de s'élever en valeur

*e sos fins còrs li ensenha
que meta en ric luòc s'amor.*

(et son cœur délicat lui enseigne / à mettre son amour en lieu honorable.)

Cette disponibilité à l'affection, qui est la *caritat*, autre nom *d'amor*, ou la *mercé*, entraîne nécessairement la franchise, et toute la chaîne des vertus chevaleresques. Le vieillissement du monde, c'est la fin de l'amour

*e mòr amors
el mond e nais feunia.*

(et l'amour meurt / au monde, et naît la félonie.)

Systematiquement, la décadence morale est présentée comme une faute d'amour (*tan grand falhença / aurà el mond d'amor...*) (Il y aura si grand défaut / d'amour dans le monde...). Chemin faisant, un retour est dessiné à l'amour proprement courtois *fina amors* est sauvée dans cette perspective élargissante.

Père Cardenal, vers le milieu de sa vie, quoiqu'il eût condamné la fadeur et l'hypocrisie du service courtois de la Dame, sent bien que ce service est une pièce maîtresse de la civilisation que les Français et l'Eglise sont en train de détruire. Et il fait la somme juste de ce qu'il peut opposer aux ennemis, sous le signe du « *Dieu d'amor* ».

Un autre terme règne dans son œuvre, celui de *jòi*, relié à toutes les qualités courtoises. Ainsi la civilisation du *trobar* s'achève comme elle avait commencé, trouvant la dignité de l'homme dans l'allégresse d'aimer. C'est là l'immense portée de l'œuvre de Péire Cardenal : la contestation qu'elle exprime couronne tout un mouvement de civilisation; la dénonciation du mal s'appuie sur la joie du monde.
